Cahiers d'études africaines

193-194 | 2009
Tourismes

Barthélemy, Tiphaine & Couroucli, Maria (dir.). – *Ethnographes et voyageurs*

Jean Copans

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudesafricaines/14030
DOI : 10.4000/etudesafricaines.14030
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 20 juin 2009
Pagination : 624-627
ISBN : 978-2-7132-2207-8
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Jean Copans, « Barthélemy, Tiphaine & Couroucli, Maria (dir.). – *Ethnographes et voyageurs* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 29 juin 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14030 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.14030

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Barthélemy, Tiphaine & Couroucli, Maria (dir.). – *Ethnographes et voyageurs*

Jean Copans

RÉFÉRENCE

BARTHELEMY, Tiphaine & COUROUCLI, Maria (dir.). – *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture.* Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (« Le regard de l'ethnologue », 17), 2008, 286 p.

1 Le titre de ce recueil collectif de quinze contributions, précédées d'une introduction par les éditeurs, semble faire écho directement à l'esprit postmoderne qui traverse l'anthropologie, notamment américaine, depuis près d'un quart de siècle et qui pour certains de ses protagonistes rapproche l'anthropologie de la littérature, singulièrement de la littérature de voyage. Donc rien de nouveau semble-t-il, à ceci près que nous aurions enfin en langue française une introduction indigène à la question. Pourtant cette assimilation est abusive, d'autant que la prudence s'impose : les écrivains voyageurs seraient des ethnographes publiés dans une collection d'ethnologie. On sait combien le jeu entre les appellations plus ou moins synonymes de la discipline fait rage en France pour des raisons de clivages institutionnels anciens : il paraît donc préférable d'abandonner dès le premier instant, avant même d'ouvrir les pages de cet ouvrage, l'empathie postmoderne qui aurait pu nous saisir. Et bien nous en prend dans ce cas, car au mieux un tiers du recueil pourrait trouver cette confrontation utile.

2 Les deux tiers des auteurs examinés sont certes du XX^{e} siècle qui est bien le siècle de l'ethnographie-ethnologie-anthropologie de terrain mais seulement un tiers d'entre eux sont des ethnologues professionnels, les deux autres tiers sont ou bien des voyageurs-explorateurs ou bien des écrivains. La question semble par conséquent

ramener au dilemme classique : qu'est-ce qui est ethnologique chez les récits des voyageurs non ethnologues et, inversement, peut-on retrouver des récits de voyages enfouis dans les monographies ou études ethnologiques ? L'introduction évoque dans son titre les mises en texte des terrains et des voyages mais malheureusement, elle ne propose aucune théorie générale qui pourrait s'appliquer au corpus sélectionné. Le lecteur est même surpris de trouver comme perception méthodologique dans un grand nombre de contributions ce qu'on pourrait appeler la critique littéraire « de papa » du style « l'Homme et l'Œuvre ». Il y a fort peu de réflexions sur l'écriture proprement dite comme médium de la description et/ou de l'explication. Et surtout, puisqu'il s'agit d'un ouvrage de science humaine ou sociale, la sociologie (ou l'anthropologie) de la connaissance culturelle ou scientifique, la sociologie politique des rapports internationaux de la production des récits de voyage, indépendamment de leur nature, ne font pas du tout partie de l'arsenal analytique utilisé sauf pour G. Toffin et J.-P. Jardel. Cette conception des choses se révèle d'ailleurs par la faible connaissance de l'histoire de nos disciplines chez la quasi-totalité des auteurs, faible connaissance qui fait place d'ailleurs parfois à des erreurs ou à des ignorances inquiétantes. Certes, l'objectivisme est de mise puisque seulement un tiers des auteurs évoque ses propres travaux ou situations. Un seul auteur semble d'ailleurs capable de resituer le contexte spécifique de la démarche ethnologique institutionnelle (en l'occurrence l'ethnologie française par rapport à l'anthropologie américaine), Gérard Toffin. Le hasard (?) veut que ce texte soit le premier du recueil et qu'il fasse provisoirement illusion sur la nature des textes suivants, bien moins précis sur ce point.

3 Avant d'en revenir au fond, détaillons plus précisément le contenu de la quinzaine d'études. Ou du moins, essayons, car la table des matières ne comporte que le titre des contributions et pas le nom des auteurs ! Dans le même ordre d'esprit signalons le mode de légendage des illustrations qui nécessite des verres grossissants dans le meilleur des cas. L'ouvrage est donc composé de trois parties équilibrées : « L'anthropologie contemporaine entre argumentation et narration », « Lectures anthropologiques des récits de voyage » et « Écriture anthropologique et écriture de voyage. Passerelles ». Première surprise : l'anthropologie remplace les précautions ethnologiques des éditeurs, même si les œuvres analysées ne relèvent pas toutes de l'anthropologie. G. Toffin compare M. Leiris, C. Levi-Strauss et M. Mead. Il est le seul à noter (p. 31) l'avance des anthropologues américains en matière de réflexivité de l'expérience professionnelle (notamment universitaire proprement dite), mais manifestement l'auteur n'est pas au courant des recherches sur le contexte des recherches de terrain des deux Français.

4 G. Bedoucha est probablement la seule à avoir pris le thème du recueil au sérieux. Elle nous présente une comparaison du fameux ouvrage du voyageur, Wilfrid Thesiger, *Les Arabes des marais,* et la seule monographie ethnologique disponible sur cette même population, rédigée par un anthropologue irakien,

5 S. M. Salim, qui date à peu près de la même époque de la fin des années 1950début 1960. Cette comparaison menée sur certains points terme à terme lui permet de conclure que le récit empathique de Thesiger comporte souvent des notations ethnologiques en situation, méthode que refuse Salim, très peu réflexif ou auto-réflexif. Il lui semble qu'il est mieux de savoir comment l'auteur s'est « débrouillé » sur le terrain, y compris au plan tout à fait personnel, que de croire en un savoir distancié pseudo-objectif. Un peu de méthodologie-Thesiger ne ferait pas de mal à l'ethnologie. Certes, mais comme la

monographie ethnologique retenue (une commande administrative qui plus est) n'est pas une grande œuvre et que le voyageur en revanche est l'un des plus grands du siècle dernier, ces conclusions tombent d'elles-mêmes car les œuvres ne sont que formellement comparables. Sergio Dalla Benardina nous offre une étude quelque peu « surréaliste » puisqu'il examine les stéréotypes anthropologiques d'un corpus d'œuvres missionnaires des XIX^e^ et XX^e^ siècles, constitué de manière aléatoire et qu'il considère son approche comme aussi idéologique que celle des œuvres étudiées. Un essayisme philosopheux de ce genre, sans rigueur, n'avait pas sa place dans ce recueil. Le dernier texte de la première partie est tout aussi problématique.

6 M. Baussant étudie la réinvention d'une tradition en France. Il s'agit de pèlerinages catholiques (mariaux) repris par la communauté pied-noire après son expulsion d'Algérie en 1962. L'approche est personnelle puisque la famille de l'auteure et elle-même sont partie prenante de cette adaptation. Mais on ne voit pas le rapport qu'observations et relectures personnelles, expériences intimes et objectivation des mémoires peuvent présenter avec une comparaison entre voyages ethnologiques et récits de voyage, puisque l'auteure n'incarne aucune des deux facettes du récit et de la description. Notre déception est donc forte à la fin de cette partie.

7 La deuxième partie nous fait carrément remonter dans le temps jusqu'au XVIII^e^ siècle. Malgré l'intitulé « Lectures anthropologiques », les contributions réunies sous ce titre restent au niveau de la simple analyse d'histoires de vie et de récits de voyage. Charles de la Condamine en Amérique du Sud, les Libanais dans les récits français des années 1830-1850, le premier voyage d'observation quasi coloniale en Corée en 1888-1889, Ella Maillart dans l'Union soviétique des années 1930 (c'est son premier voyage), et enfin L. Durrell et H. Miller dans la Grèce de l'avant-guerre ne font pas l'objet de lectures particulièrement ethnologiques ni anthropologiques, d'autant que l'aspect historique des voyages est vu de manière sommaire et de seconde main. Trois des auteurs sont d'ailleurs des historiens et les deux autres sont les éditeurs du recueil lui-même. Ces cinq contributions n'aident en rien à mieux saisir la problématique de départ qui semble de plus en plus oubliée.

8 La dernière section reprend la thématique comparatiste de la première. Le texte le plus intéressant est probablement celui de Jean-Pierre Jardel qui remet un peu en cause la mythologie lévi-straussienne alors qu'aucun des autres auteurs évoquant *Tristes tropiques* (puisqu'il s'agit évidemment de lui) n'a osé le faire. La comparaison offerte ici porte sur un article du voyageur peintre Jean-Baptiste Wilkinson paru dans le mensuel *l'Illustration* de 1931 et le passage de *Tristes Tropiques* qui relatent, à dix ans d'intervalle, et chacun à leur façon, une escale à la Martinique (1931 et 1941). Pour aller vite, Wilkinson c'est l'idéologie coloniale en plein, mais les silences de Lévi-Strauss sur la réalité locale, par peur de tomber dans l'exotisme de pacotille, sont tout aussi parlants. En fait, Jardel va jusqu'à suggérer que Lévi-Strauss aurait repris Wilkinson en creux (l'ordre de sujets, l'itinéraire de visite, etc.). Il note évidemment que Lévi-Strauss écrit près de quinze ans plus tard. Mais en fait on ne sait rien de cette écriture et s'il y a eu des notes prises à l'époque. Peut-être que l'édition de la Pléiade comporte des informations nouvelles sur ce point mais Jardel n'avait pu la consulter puisqu'elle est parue postérieurement et l'auteur du compte rendu se trouve dans la même situation[1]. Mais voici une analyse, qui comme celle de G. Bedoucha, va assez profondément dans le texte, suffisamment en tout cas pour attirer l'attention de l'ethnologue comme lecteur et éventuellement comme auteur. J.-P. Martinon examine les origines culturelles de

l'ethnologue, du voyageur, de l'écrivant-écrivain. Ses remarques sont probablement les plus pertinentes mais sa démonstration primesautière et rapide nous laisse sur notre faim, au milieu de tant d'analyses du recueil qui tournent le dos à ce type d'approche (même chez les deux éditeurs). De plus, Martinon reste très franco-centré, marque indélébile de tous les auteurs à une exception près. Après cet intermède ethnologique, nous retombons dans l'analyse voyagiste de seconde main. A. Demeulenaere évoque R. Caillé (« l'inventeur » de Tombouctou) et J.-M. Le Clézio *(L'Africain) :* il sous-estime très fortement l'originalité du premier (presque considéré comme un vulgaire voyageur de Nouvelles Frontières) et surestime l'africanité voyageuse du second. Les deux dernières contributions ne portent pas plus sur des anthropologues puisque l'une porte sur un grand écrivain et voyageur portugais contemporain, M. Torga, et que la dernière décrit l'univers des librairies et cafés « arabisants » du Quartier latin et les regards exotiques internes que cette tradition diasporique et urbanistique porte en elle[2].

9 Si l'on en revient à l'introduction des éditeurs, que je n'ai pas encore évoquée, on ne peut qu'être surpris du caractère extrêmement hétéroclite du recueil et du fait qu'au mieux un petit tiers des contributions répond véritablement à la question. Probablement la divergence de fond est plus profonde que le simple hasard de ceux qui rédigent leur texte après un colloque. Malgré des références aux ouvrages français les plus récents en matière de réflexivité (A. Bensa, C. Ghasarian, O. Leservoisier) les éditeurs restent dans le ghetto français de cette réflexivité qui n'est que très secondairement une sociologie du travail ethnologique de terrain et encore moins une anthropologie de la connaissance anthropologique (la bibliothèque maîtrisée par le chercheur, les modes d'écriture depuis le terrain jusqu'à l'ouvrage publié, les cultures professionnelles et sociales personnelles). Deux exemples pour conclure : *Fieldnotes*[3]analyse les modes concrets de l'écriture sur, pendant le terrain ainsi que leurs rapports avec l'après-terrain. Barthélémy et Couroucli, dans un réflexe bien français (et hélas lévi-straussien) prennent d'emblée les anthropologues pour des écrivains ce qu'ils ne sont qu'éventuellement et pour des voyageurs, ce qu'ils ne sont pas tout le temps. *Africanising Anthropology*[4] de L. Schumaker (2001) nous démontre, grâce à une longue enquête de terrain d'histoire de la connaissance que les anthropologues du Rhodes-Livingstone Institute des années 1940-1960 avaient en quelque sorte coproduit leurs travaux avec les enquêteurs et interprètes noirs africains. À ce niveau, on s'aperçoit que les anthropologues transmettent aussi autre chose que leur propre point de vue.

10 Bref l'écriture anthropologique peut être comparée à celle des voyageurs mais, pour ce faire efficacement, il faut déjà maîtriser les rapports scripturaux des anthropologues avec leurs informateurs et interprètes d'une part et leurs collègues de l'autre. Faute de cette sociologie préalable « les défis de l'écriture » restent incompréhensibles et la lecture critique des contextes de l'anthropologie impossible. Tant les étudiants d'anthropologie que les chercheurs des autres disciplines (si nombreux encore une fois dans cet ouvrage) ont besoin d'une perspective pragmatique de la discipline. L'analyse réflexive n'a rien d'une psychologie ni d'une littérature (ou encore moins d'une épistémologie) : pour être efficace elle a besoin d'un détour sociologique qui a totalement échappé à la plupart des auteurs de cet ouvrage[5].

NOTES

1. Notons toutefois les remarques de Jardel portant sur l'introduction de l'anthropologue à l'ouvrage de Don C. Talayesva, *Soleil Hopi,* Paris, Plon (« Terre Humaine »), 1984. Un analyste littéraire, D. Brumble, a pourtant bien démontré (plus tard il est vrai, D. Brumble, *Les autobiographies des Indiens d'Amérique,* Puf, 1993) le tripatouillage « ethnologique » dont ces souvenirs avaient fait l'objet, tripatouillage dont Lévi-Strauss ne dit rien. La réflexivité méthodologique et scripturale est en fait un état d'esprit qui lui est tout à fait étranger.

2. Les travaux de Maud Leonhardt Santini sont remarquables mais comme le disait plus ou moins un auteur célèbre : « Qu'allait-elle faire dans cette galère ? » Il en est de même pour la recherche de M. Baussant, citée plus haut.

3. R. Sanjek (ed.), *Fieldnotes : the Makings of Anthropology,* Ithaca-London, Cornell University Press, 1990.

4. L. Schumaker, *Africanising Anthropology : Fieldwork, Networks, and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa,* Durham (NC), Duke University Press, 2001.

5. Pour un tour complet de la question, voir D. Céfaï (dir.), *L'enquête de terrain,* La découverte, 2003.